

Milan s'en va-t-en guerre

Benoit Virole

La conférence de rédaction du *Temps* venait de commencer. Milan était en retard et il se fit discret. Il s'assit au moment même où le rédacteur en chef, Faberger, commençait à lire à haute voix son éditorial :

- L'invasion de Chypre est une péripétie de surface masquant la véritable stratégie turque. Elle cherche à détourner l'attention des opérations engagées contre les Kurdes dont l'objectif est de détruire leur volonté d'accéder à l'autonomie. Dans le même temps, à Chypre, la Turquie en s'opposant à l'Occident et à l'Europe manifeste son indépendance et affirme son leadership dans le monde musulman en contrecarrant l'Iran. Le choix américain de ne pas intervenir et la discrétion de la réaction israélienne s'expliquent dans ce contexte. Sur le fond, la donne géostratégique n'est pas modifiée par l'affaire de Chypre. D'ici quelques mois, les forces turques reviendront à leurs positions initiales et la Turquie aura gagné une puissance politique nouvelle qui n'est pas liée au nombre de kilomètres carrés où s'exerce sa souveraineté mais à sa puissance d'action dans le jeu géostratégique. En conséquence...

Milan s'en va-t-en guerre

Il s'arrêta et relut en silence son texte comme s'il voulait corriger une expression. Milan savait qu'il n'en était rien. Faberger utilisait cet effet facile mais toujours efficace pour maintenir l'attention de son auditoire avant de reprendre :

- ...la réaction grecque, faisant fi des appels à la prudence des organisations internationales est disproportionnée et dangereuse. À défaut de mobiliser l'OTAN, paralysée par la commune appartenance des deux protagonistes, les Grecs veulent entraîner l'Europe dans un conflit dans lequel elle n'a pas les moyens militaires de s'engager. En France, l'appel de la droite au soutien de la réaction grecque a pour finalité l'affaiblissement de la gauche. Rentrer dans un conflit militaire à trois mois de l'élection d'un président de gauche, c'est à coup sûr le fragiliser au moment même où sa nouvelle politique énergétique, économique et sociale va se mettre en place. Enfin, nous avons deux millions de Français musulmans sur notre sol. Nous ne pouvons leur infliger une humiliation supplémentaire et renforcer leur discrimination en rentrant en conflit avec un pays musulman...

Faberger arrêta sa lecture et invita ses confrères à donner leur avis. La polarisation entre les pays musulmans et l'Occident donnait à la crise une ampleur exceptionnelle et le débat s'engagea avec une gravité inhabituelle. L'analyse du rédacteur en chef scinda l'assemblée des journalistes en deux blocs aux positions antagonistes. Le premier bloc, de loin le plus important en nombre, suivait la ligne de Faberger : l'invasion de Chypre était une affaire qui devait faire l'objet d'une condamnation officielle de l'ONU, relayée par le Quai d'Orsay ; la France devait condamner mais ne pas s'engager. L'autre bloc, minoritaire, comptait les journalistes les plus âgés, inquiets de la tournure des événements. Pour eux, l'invasion de Chypre inaugurait une grave crise internationale avec un renversement des rapports de pouvoir entre le monde musulman et l'Occident. Milan écouta les

arguments des uns et des autres. Un chaos de pensées contradictoires l'envahissait. Les arguments de Faberger lui apparaissaient décisifs puis se renversaient en leur contraire et l'entraînaient sur la voie du doute. Sa fonction d'éditorialiste en politique internationale lui imposait une certaine anticipation des crises. Or, l'invasion de Chypre le prenait au dépourvu. La veille, à l'aube les forces turques avaient franchi la ligne verte et pénétré dans la zone grecque. Les soldats de l'ONU avaient opposé une faible résistance mais ils ne purent rien faire devant une opération manifestement préparée en secret de longue date. La réaction militaire de la Grèce fut immédiate. Une dizaine de chasseurs grecs avaient bombardé les positions turques dans le Nord de Chypre. Des affrontements avaient lieu en Mer Égée. Un patrouilleur turc avait été coulé par la marine grecque. La Grèce allait au secours des Chypriotes et affrontait la Turquie. À Istanbul, la police s'opposait à de jeunes pacifiques hostiles à l'intervention militaire. Les partis turcs d'opposition ne partageaient pas la fièvre nationaliste du gouvernement d'Ankara et critiquaient la fuite en avant de leur Chef d'État, accusé de faire diversion pour éviter les problèmes économiques du pays. Les Européens essayaient d'obtenir une médiation.

À l'écoute des réactions du monde entier, Milan voyait se dessiner une coalition regroupant la Turquie, la nouvelle Syrie, l'Iran avec le soutien implicite de la Russie et de la Chine. Les États-Unis semblaient furieux du coup de main turc, mais la faiblesse de leur réaction réelle, interprétée par les Turcs comme un « laissez-faire », s'expliquait par leurs intérêts commerciaux à un affaiblissement de l'Europe. La situation était objectivement inquiétante. Sur le plan des relations internationales, sa signification était difficile à discerner. Depuis des années, l'analyse des crises internationales, par *Le Temps*, mettait en exergue les rivalités entre les pays du Sud et ceux du Nord. Les rivali-

Milan s'en va-t-en guerre

tés entre les grandes puissances étaient reconnues comme des facteurs importants mais l'axe Nord Sud était toujours identifié comme le vecteur profond déterminant. Or, la crise de Chypre était difficilement interprétable dans ce schéma et elle renforçait la thèse d'un affrontement entre civilisations. Milan, comme tous ses confrères du *Temps*, rejetait la thèse de Samuel Huntington du conflit des civilisations qu'il jugeait simpliste par son déterminisme et dangereuse en désignant du doigt un adversaire inné. Pourtant, la Turquie, pays musulman, rentrait en conflit avec le monde occidental sur un espace frontière encore indéfini séparant les deux civilisations. En sortant de la rédaction, Milan s'éclipsa vers la rampe hélicoïdale en pente douce autrefois empruntée par les voitures que les employés du *Temps* eurent vite fait de baptiser « la vis ». Dès l'installation du journal dans l'ancien garage, il fut d'usage de monter dans la vis en empruntant le côté gauche et d'y descendre à droite. Comme ce sens était contraire à celui de la circulation routière, il se vit l'objet d'interprétations - certaines fort ingénieuses tenaient au principe du moindre effort - d'autres évoquaient les lois du chaos. Souvent, Milan se trompait de sens et se cognait à ses confrères mais il refusait avec indignation leurs interprétations ironiques sur ses ambiguïtés politiques.

*

L'invasion de Chypre relégua à l'arrière plan de l'actualité les questions de politique intérieure. On invita sur les plateaux télé des généraux en retraite et des experts en tous genres. La tonalité générale des commentaires était au respect du principe de précaution. La plupart des intellectuels, habituellement prompts à appeler aux interventions militaires au nom de principes moraux, refusaient tout soutien à la réaction grecque

et lançaient des injonctions lénifiantes aux régulations internationales. En fin d'après-midi, Milan se rendit à une conférence de presse exceptionnelle organisée par *Le Temps*, et donnée à Sciences-Po par André Michelot, un historien spécialiste du monde arabo-musulman. Milan l'avait déjà interviewé à plusieurs reprises et ne l'aimait guère. Michelot confondait le prestige de ses titres avec la valeur de son œuvre. Elle se résumait à une déclinaison des travaux d'un historien anglo-saxon dont il avait adapté la thèse sans avoir conscience qu'il la dégradait. L'universitaire, mis en verve par la salle comble et sentant dans l'attention de son auditoire le vent de l'histoire, évoqua avec des envolées lyriques, le destin déchiré de Chypre, enjeu des guerres entre Perses et Grecs depuis l'Antiquité. Devenue romaine, puis byzantine, l'île était passée aux mains des Génois, des Vénitiens, des Turcs. Chypre demeura turque pendant plus de trois siècles et fut abandonnée en 1878 à l'administration de l'Angleterre. En 1914, lors de l'entrée de la Turquie dans la Grande Guerre, le Royaume-Uni avait annexé Chypre, en fit un protectorat jusqu'en 1925 et y conserve encore deux bases militaires. Milan comprit le message sous-jacent de la conférence de Michelot : Chypre pouvait tout autant prétendre être turque que grecque. Mais il voulait connaître son avis sur la crise de Chypre et plus précisément sur la réaction grecque que Michelot avait peu abordée lors de sa conférence. À la sortie de l'amphithéâtre, il se mêla au groupe d'auditeurs qui accompagna l'universitaire dans une brasserie du boulevard Saint-Germain. Il tendit l'oreille pour percevoir la conversation que Michelot tenait avec deux étudiantes éperdues d'admiration. Enfin, profitant de l'arrivée du serveur, qui imposa un bref silence, Milan put s'adresser à lui :

- Mais ne pensez-vous pas qu'il faille se souvenir de la guerre d'indépendance de 1820 ? lui demanda Milan. À l'époque, toute l'Europe s'était enflammée pour la lutte des Grecs contre l'oc-

cupation turque. Comment se fait-il que l'opinion française soit si tolérante au coup de force de la Turquie ?

- Vous avez raison, mais partiellement, lui répondit Michelot en insistant sur ce dernier mot avec la gourmandise d'un expert sollicité dans son domaine de compétences. L'histoire de Chypre est intimement liée à l'histoire de la Grèce. L'indépendance de la Grèce en 1830 et son unification avec la Crète en 1913 sont des événements qui ont alimenté le nationalisme grec sur Chypre. Mais vous le savez bien, l'histoire ne se répète jamais à l'identique. La situation est différente sur le plan géopolitique mais également sur le plan des idées. À l'époque, la Grèce était considérée comme le berceau de la culture, de la démocratie, des valeurs, des arts. Les idéaux romantiques se sont exaltés sur la question d'Orient. Pensez à Lamartine, Chateaubriand, Lord Byron ! Poètes et écrivains s'enflammaient pour l'indépendance de la Grèce ! Aujourd'hui, on assiste à un conflit territorial circonscrit et après tout, pourquoi Chypre serait-elle plus grecque que turque ? De toutes les façons, la clef de cette crise réside dans l'incapacité de l'Europe à accueillir la Turquie en son sein. Nous avons fait une erreur en faisant la fine bouche, en ralentissant l'intégration de la Turquie dans l'Europe. La puissance se manifeste hors de nous alors qu'elle aurait pu être domestiquée en nous.

Milan ne parvint pas à faire sienne l'opinion de Michelot. Il mit du temps à reconnaître ce fait : il éprouvait de la sympathie pour la cause chypriote et ressentait un sentiment de proximité identitaire plus fort avec les chypriotes grecs, de culture chrétienne, qu'avec les chypriotes turcs, de culture musulmane. Ce sentiment de proximité lui déplaisait. Il allait à l'encontre de ses convictions politiques enclines à donner un accueil préférentiel à l'altérité la plus éloignée. En rentrant chez lui, Milan constata avec étonnement son adhésion inexplicable à la cause chypriote.

Milan s'en va-t-en guerre

*

Il passa la soirée à réfléchir à la crise de Chypre et s'endormit tard encore indécis sur la teneur de la tribune qu'il allait devoir écrire pour le journal. Le lendemain, Faberger lui demanda d'aller couvrir la réunion annuelle des institutions juives de France pour prendre le pouls de l'opinion communautaire. Il décida de se rendre à pied à la réunion que se tenait au Palais de la Mutualité. Une manifestation des partis de gauche en faveur de la paix occupait le boulevard Saint Michel. La crise de Chypre commençait à devenir une source sérieuse d'inquiétude et la manifestation était imposante. Il reconnut plusieurs confrères photographes montés sur les barrières de sécurité pour prendre un meilleur angle de vue. Sous les banderoles, on évoquait la paix, l'amitié entre les peuples, le désarmement... Au centre des manifestants, un mannequin haut de plusieurs mètres représentant la mort drapée de noir et munie de sa faux était déambulé au milieu des tambours sur lesquels frappaient en cadence des militants couverts d'autocollants. Milan remarqua l'un d'entre eux. Son corps était entièrement recouvert de slogans comme celui d'une momie enveloppée de bandelettes. Il se souvint d'avoir lu chez Elias Canetti, peut-être dans *Masse et Puissance*, mais il ne s'en souvenait plus exactement, l'étymologie du mot « slogan » dérivé d'un vieux mot celte désignant, dans le folklore des hauts plateaux d'Écosse, le cri de bataille de l'armée des morts.

*

Pour pénétrer dans le grand salon du palais de la Mutualité où se tenait la réception du Fédération des Institutions Juives, trois

fouilles au corps avec détection électronique et palpation physique étaient imposées. Le dernier contrôle était fait par des étudiants binationaux ayant terminé leur période militaire à Tsahal et engagés comme agents de sécurité. Dans la salle principale, sur des tables rondes, avec nappes blanches et fausse argenterie, des cartons indiquaient le nom des invités. Milan trouva sa place sans difficulté à une table en périphérie d'où il pouvait observer les officiels. En pleine tension internationale avec les pays musulmans, le gouvernement, tout juste élu, ne voulait pas envoyer de signaux partisans et s'en tenait à une conduite de prudence. Seul un obscur secrétaire d'État du Ministère de l'Intérieur était présent, en grande discussion avec les représentants des associations juives. Le président de la Fédération lut un court discours, sans lever ses yeux de son texte, et la voix tendue par une émotion retenue :

- Ne vous y trompez pas, la crise de Chypre dévoile la défaillance des démocraties occidentales. Elles ne veulent pas voir l'affrontement des puissances, elles abandonnent les chypriotes grecs comme elles abandonneront Israël lorsque l'heure de sa survie aura sonné... Ce qu'elles ne font pas aujourd'hui pour le Chypriote croyez-vous qu'elles le feront demain pour le Juif? La situation est analogue à bien des points de vue avec 1938. Les démocraties occidentales préfèrent la lâcheté d'un abandon à l'affrontement. La Turquie n'est pas l'ennemi du peuple juif et en cas de déflagration régionale, il n'est pas dit qu'elle ne soit pas du côté d'Israël mais ce qu'il nous faut souligner ici, à l'occasion de la crise chypriote, est l'existence en France comme dans les autres démocraties européennes d'une lâcheté liée à la complaisance au confort et à l'illusion de l'inexistence de l'ennemi.

Milan connaissait la tonalité alarmiste habituelle des représentants des institutions juives; montée de l'antisémitisme, isolement d'Israël étaient des thèmes usuels. Mais cette fois-ci la

Milan s'en va-t-en guerre

polarisation entre les pays musulmans et l'Occident leur donnait une gravité exceptionnelle. Plusieurs actes antisémites venaient d'être commis en France et les attaques verbales contre les juifs étaient devenues monnaie courante dans les communautés arabes. Inversement, les critiques et agressions physiques contre les musulmans vivant en France montaient chaque jour en puissance venant de toutes les couches de la société française. À table, les discussions tournaient autour de l'entrée en guerre d'Israël. La crise chypriote avait rapproché la Turquie de l'Iran, puissances rivales, mais devenues alliées dans leur opposition à l'Occident. Au dessert, l'ordonnancement se défit et l'on put circuler d'une table à l'autre. Une chanteuse interpréta des thèmes de la musique klezmer pour les Azkénazes, puis de musique andalouse pour les Séfarades. Un jeune pianiste virtuose joua dans un silence absolu une des six pièces pour piano de Schoenberg. À ce moment précis, la lumière s'éteignit. Pendant quelques secondes, le grand salon du Palais de la Mutualité fut plongé dans le silence. Brusquement, le hurlement d'une alarme emplit l'espace. Des cris et des appels au calme surgissaient de partout. L'une après l'autre, s'allumèrent des dizaines de petites sources lumineuses dégageant autour d'elles un faible halo bleuté. Les écrans des téléphones devenus des torches lumineuses guidaient le flux des hommes et des femmes se dirigeant vers les sorties d'un pas faussement contenu. Les portes extérieures s'ouvrirent en grand et la foule se déversa sur le parvis. Emporté par le mouvement, Milan sentit avec plaisir la fraîcheur d'une pluie battante s'abattre sur son visage.

*

Par la radio du taxi, Milan apprit la suite des événements. Une tentative d'attentat avait été déjoué *in extremis* par un renseignement de dernière minute. Une disjonction programmée du

Milan s'en va-t-en guerre

système électrique devait enclencher une évacuation sur le parvis où une bombe artisanale cachée dans une voiture garée allait faire un carnage. Milan se fit déposer à République. À la suite de la tentative d'attentat, la police avait bloqué plusieurs grands axes de la capitale. On entendait des sirènes et les embouteillages étaient devenus monstres. Milan décida de remonter à pied vers Belleville et pris la rue Oberkampf. La marche dissipa son excitation. Il croisait des jeunes parisiens attablés aux cafés sous les lampes chauffantes riant, parlant, vivant. Milan les regardait. Brutalement, il se sentit empoigné par une lucidité implacable : ne comprenaient-ils pas ? Tout allait changer. Oui, tout allait changer. Demain, la guerre ! Inévitable. Déterminée par une gestation lente mais inexorable dans l'Histoire... Grand nettoyage ! Fin des utopies ! Retour du réel ! Le moteur du monde : la haine de l'autre ! La guerre ? Milan s'aperçut alors, avec stupeur, qu'il attendait et désirait autant qu'il la redoutait la survenue d'un embrasement. Un désir de guerre ? Non, Milan chassa avec effroi cette dernière interrogation sacrilège qu'il constatait en lui. Un flot d'images médiatiques l'envahit : enfants mutilés, corps carbonisés, réfugiés errant sur les pistes de sable, soldats perdus au regard hagard, deuils, familles brisées, champs de cadavres, ruines et dévastations. La guerre est l'horreur absolue, l'échec de la civilisation, la victoire de la pulsion de mort. Non, il n'est pas question de désirer l'abomination de la guerre. Il s'égarait et pour annuler rétroactivement cette idée absurde d'un désir de guerre, il força le rythme de sa marche jusqu'à la douleur.

*

Les trottoirs du boulevard de Belleville étaient envahis d'une foule de chiffonniers posant sur un carré de tissu sale une pile de vêtements usagés et de babioles brisées. Mélanges du monde,

Milan s'en va-t-en guerre

où de grands Sénégalais en boubou soupèsent des jeans de troisième main et discutent les prix devant une vieille femme chinoise ratatinée et au regard morne ! Chinois, au bord de l'extrême pauvreté, ne disposant d'aucun relais communautaire en France, exploités par des WenZu organisés en réseau, ces chiffonniers étaient des anciens ouvriers licenciés des usines d'État du nord-est de la Chine. Vivant dans des taudis, ayant contracté des dettes massives pour leur entrée en Europe, leur unique ressource était la revente de linge qu'ils achetaient en gros. Dans chacun de ses hommes et de ces femmes qu'il croisait en remontant vers Couronnes, Milan imaginait les conditions de leurs exils, leurs espoirs, leurs souffrances et leurs regrets. Il repensa à son désir de guerre et sa propre pensée, à nouveau, lui fit horreur.

*

Milan rentra chez lui, s'enferma dans son bureau et regarda les feux des voitures sur le boulevard de Belleville comme s'ils étaient les pointillés de longues trajectoires disposées sur une toile abstraite. Il commença à écrire *sa vision du vrai* sur l'affaire de Chypre. Les brouillons s'accumulèrent et finirent à la poubelle. Il n'y parvenait pas. Il se sentait atteint par un doute d'une intensité jamais ressentie jusqu'à présent qui se transmuait en inquiétude imprécise porteuse d'une généricité douloureuse, comme si l'invasion de Chypre se prolongeait en lui par l'effondrement d'une frontière intime. Milan, entraîné dans le chaos de l'indécision, passait brutalement d'une conviction à une autre, et à chaque mouvement, il refaisait à l'identique l'argumentaire qu'il venait de mettre à bas. Fatigué autant par sa tension intérieure que par les événements des derniers jours, il s'effondra dans son vieux fauteuil de cuir face à sa bibliothèque. Les livres étaient pour Milan de vieux compagnons protecteurs. Enfant, il

détestait les réunions de famille et descendait s'en protéger dans la cave de la maison de son père. Des centaines de livres ne trouvant place sur les rayonnages avaient été entreposés à même le sol en terre battue. Milan avait creusé une alcôve parmi les livres, un nid de papier sentant la moisissure, mais dans lequel il se sentait bien. Parmi les ouvrages anciens et leurs acariens, il avait passé les heures les plus heureuses de son enfance, protégé par la muraille de livres, dont il ne laissait qu'une embrasure pour guetter la veilleuse de la chaudière. Lorsque la lumière s'éteignait, dans le noir total de la cave, il rampait plein d'angoisse vers le minuteur, s'orientant sur l'œil rouge avant de se jeter sur l'interrupteur salvateur inondant la cave de lumière jusqu'à la prochaine éclipse. Milan ferma les yeux. Sur l'écran de ses fantasmes, une scène s'anima : dans un salon du XIX^{ème} siècle aux fenêtres donnant sur une cour carrée, Lamartine et Chateaubriand conversaient assis dans des fauteuils aux assises basses, sous un lustre immense dont les feux des chandelles étincelaient sur les miroirs sertis d'argent.

- Avez-vous oublié l'agora d'Athènes ? disait Lamartine en jouant avec un mouchoir brodé, la Grèce est notre berceau. Voulez-vous l'abandonner à la Porte Sublime ? Nous devons rejoindre nos frères grecs et combattre pour l'indépendance du berceau de notre civilisation.

- Votre voyage en Orient n'est pas sur mon itinéraire répondait Chateaubriand, engoncé dans un habit empesé. Vous n'avez vu en Grèce que des Turcs fumant leurs pipes et buvant leur café !

- Vous méprisez un peuple de prières ! Nous devrions en prendre de la graine et rehausser notre religion déclinante !

Flaubert surgit alors, énorme, monstrueux, plein d'un rire tonitruant, couvrant leurs paroles de ses souvenirs de virées en

Milan s'en va-t-en guerre

Orient, de bordels, de prostituées au grand cœur et de chancres à Constantinople. Milan s'amusa un instant avec ses souvenirs d'hypokhâgne réanimés par la conversation avec Michelot. Mais l'apparition de Flaubert dans son fantasme rompit les digues de l'indécision comme une légère poussée, que l'on pourrait prendre pour insignifiante, déclenche des événements d'une ampleur inégalée. Il retourna à sa table et écrivit d'un seul mouvement son éditorial sur la crise de Chypre :

« L'honneur d'un éditorialiste est d'obéir à sa vision de la vérité. L'agression de la Turquie contre Chypre n'est pas une nouvelle péripétie d'un conflit local débuté au milieu du siècle dernier. Elle est le premier acte d'un nouveau drame de l'histoire. La Turquie assume par la radicalité d'une conquête territoriale un nouveau rapport de force que nous ne voulons pas voir parce que nous avons rejeté hors de notre pensée collective l'idée que nous puissions avoir un ennemi. Nous ne supportons pas l'idée que la France, et de façon plus large l'Europe, puisse être en guerre. La paix a anesthésié en nous la vigilance. Nous nous sommes endormis dans la certitude trompeuse d'une paix définitive construite sur le partage de nos idéaux collectifs, la dévalorisation des nationalismes et sur le sentiment partagé de l'abomination de la guerre. Et voilà, qu'une nation, forte de son histoire et du caractère décidé de son peuple, se met en mouvement et assume sa puissance. Sans doute, l'Histoire aurait-elle été différente si nous avions fait un meilleur accueil à la Turquie à sa demande d'entrée dans l'Europe ? Mais aujourd'hui, les faits sont là et nous devons affronter une épreuve difficile. Elle n'est pas d'ordre militaire car il est possible que la crise se résolve par l'effet d'une résolution internationale. Elle est d'ordre idéologique. Nous devons affronter notre nouvelle fragilité et accepter de voir en face la réalité d'un nouvel antagonisme. Si nous voulons continuer à exister en tant que puissance - et ne pas le vouloir, c'est signer

Milan s'en va-t-en guerre

notre propre disparition car toute existence nécessite la puissance - alors nous devons aider par tous nos moyens la riposte grecque et assumer notre destin collectif. »

Dès l'envoi du texte par mail au journal, Milan se sentit libéré. Au dessus des toits de Paris, une lune arrogante détachait un contour anormalement précis dans la profondeur de la nuit et sa beauté l'accompagna jusqu'au bord d'un sommeil apaisé.

*

La tribune de Milan parut le lendemain en page intérieure de l'édition du lendemain, avec un chapeau anonyme indiquant la pluralité des opinions à la rédaction du journal. En première page avait été placé un article de Faberger appelant à la retenue et à l'abstinence de toute critique excessive envers la Turquie. Milan fut surpris et déçu. Pour la première fois depuis son entrée au *Temps*, il se sentit désavoué et rumina son amertume toute la journée. Dans les jours qui suivirent, quelques journalistes manifestèrent un soutien poli à Milan mais la plupart mirent un soin particulier à l'éviter. Lorsqu'il lut quelques jours après, le choix de publications des mails de lecteurs, qui tous critiquaient sa tribune comme « belliciste » et encensaient l'éditorial de Faberger, Milan se sentit désavoué. Il demanda à partir à New York couvrir une réunion du conseil de sécurité sur l'affaire de Chypre. On lui opposa un refus prétextant les coûts de déplacement et Faberger lui proposa à la place de partir en reportage en Israël où la situation s'était dégradée dans les territoires occupés et où des troubles sérieux avaient éclaté à Jérusalem. Milan comprit le message. On l'éloignait de la crise chypriote pour le plonger au cœur de la fournaise proche-orientale, histoire de lui remettre ses pendules à l'heure. Il partit sur le champ et passa plusieurs jours à Jérusalem où semblait s'être condensée toute

Milan s'en va-t-en guerre

la folie du monde. Il couvrit une manifestation arabe, assista à un pugilat entre chrétiens devant le Saint-Sépulcre, reçut un panier d'ordures lancé par un colon, se fit méchamment caillasser par des mêmes palestiniens pas plus hauts que trois pommes. Pour se changer les idées avant de repartir sur Paris, il loua une voiture, descendit sur la Mer Morte et remonta la vallée du Jourdain jusqu'au nord d'Israël où il loua une chambre dans un kibboutz à l'abandon, devenu chambre d'hôte. Au matin, Milan marcha entre les bungalows vides devant lesquels rouillaient des balançoires d'enfants, piétina des jardins autrefois entretenues par les kibboutzim, envahis par les herbes folles. Il remarqua les entrées de bunkers au béton dégradé où la population se protégeait des roquettes tirées des hauteurs du Golan. Dans la région, tous les kibboutz avaient disparu, vaincus l'un après l'autre par l'évanouissement d'une idéologie d'un autre âge et par les importations de fruits venus d'Asie. Il alla à Tibériade. Une brume d'hiver montait du lac et rejoignait le brouillard descendu des collines du Golan. Il déjeuna dans un vieux restaurant délabré muni d'un ponton s'avancant dans le lac. Au bout du ponton, assis sur un banc de bois face à une minuscule table de travail, un vieil homme écrivait. Milan regarda l'écrivain au travail. Celui-ci venait d'écrire une page et il posa la feuille devant lui. Le vent fit envoler la feuille et la fit choir au plancher puis elle glissa dans l'eau du lac où elle disparut. Le vieil homme n'avait pas fait un geste pour la retenir. Il écrivait une nouvelle page, indifférent à la destinée de son écriture.

*

Dès que Milan fut rentré d'Israël, on lui demanda de repartir pour Lampedusa où un bateau venu de Lybie venait d'échouer à la côte révélant dans ses cales une centaine de cadavres morts

de faim après avoir dérivé pendant des jours. Milan prit un vol dès le lendemain pour Malte puis alla en bateau à Lampedusa. Il interviewa un commissaire européen, un officier de la marine italienne, une responsable de Croix-Rouge, et obtint l'autorisation administrative d'une visite dans le camp de réfugiés. Sous un ciel gris, devant une mer indifférente à leur sort, des dizaines de migrants survivants étaient entassés dans un camp dont on avait, avec hypocrisie, démonté barbelés et miradors pour les remplacer par des détecteurs à infrarouge. Milan soutint le regard de ces hommes, femmes et enfants, ayant quitté leurs villages d'Afrique, traversé les déserts, entassés dans des camions sous un soleil d'enfer, supportant les sévices des trafiquants libyens, la faim, la soif, pour l'espoir d'une vie meilleure en Europe. Partir au loin, vers l'inconnu d'une migration incertaine, était l'obligation imposée par un sursaut vital. La faim, la désespérance d'une brousse asséchée, la misère imposée par des gouvernements ineptes et la haine ethnique poussaient ces hommes et ces femmes à prendre les risques mortels d'une traversée vers une Europe inhospitalière. Dans le regard des migrants de Lampedusa, Milan comprit la nécessité impérieuse de l'exil. Il allait quitter le camp lorsqu'il aperçut à quelques distances du groupe des migrants un jeune homme à l'écart assis sur un tas de pierres et regardant la mer. Habillé dans des vêtements trop grands fournis par la Croix-Rouge, mais pieds nus dans des espadrilles abîmées, l'homme jetait dans les vagues de petits cailloux choisis avec minutie et s'intéressait aux paraboles des trajectoires qu'il faisait varier à chaque jet. Il sentit l'observation de Milan et se retourna. Dans le regard du jeune homme, Milan aperçut un éclair de curiosité puis un soupçon de honte à être surpris dans un jeu solitaire inapproprié aux circonstances et enfin un sourire éloigné avant qu'il ne se retourne vers la contemplation de la mer. Cet homme, ce migrant perdu dans un camp de réfugiés, accordait de l'importance à l'étude des courbes de jet d'un caillou

Milan s'en va-t-en guerre

et aux mouvements des vagues ! De retour à Paris, Milan écrivit une tribune dénonçant les conditions d'accueil et la langue de bois des instances européennes. La semaine suivante, il alla à Oradour-sur-Glane couvrir une cérémonie du souvenir mais il n'eut rien à écrire. Au *Temps*, on lui fit comprendre que la photo des chefs d'États français et allemands se tenant la main devant la stèle mémorielle suffisait sans qu'il ait besoin de rajouter des commentaires. Quand on lui proposa d'aller à Monaco pour un reportage sur un baptême princier, Milan comprit. On cherchait à l'éloigner des événements internationaux pour l'orienter vers les sujets mineurs. Une secrétaire de rédaction l'informa que sa tribune allait dorénavant être maintenue en page intérieure. On mit en avant un changement de maquette destiné à améliorer la lecture du journal. Milan ne fut pas dupe du déplacement de sa tribune. Il avait émis une opinion diamétralement opposée à la ligne du journal et il fallait maintenant en payer le prix. Il décida de se battre et demanda un rendez vous à Varquez.

*

- Vous êtes dans une posture infantile, Milan, dit Varquez, chercher le réel dans la guerre est une absurdité dangereuse.

Varquez avait quitté son fauteuil. Contrairement à son habitude, il avait enlevé sa veste et desserré sa cravate. Le directeur du *Temps* était un homme très strict sur l'étiquette et ne se laissait jamais aller à une quelconque désinvolture qu'elle fût vestimentaire ou verbale. Milan sentit l'authenticité de son irritation.

- Non, je regrette de me répéter, répondit Milan, mais nous avons perdu le sens de l'enseignement des faits, nous nous sommes éloignés du réel, notre information se délaye dans l'analyse préconçue. Je veux retrouver le réel, les faits bruts. On ne sait pas

vraiment ce qui se passe à Chypre, la détermination des uns et des autres, la réalité de l'engagement grec, le sens de l'acte de la Turquie. Il faut aller sur le terrain. . .

- Parce que vous croyez qu'on est plus proche du réel quand on entend des rafales de kalachnikovs ! Quelle bêtise ! C'est de l'enfantillage, vous n'avez plus l'âge d'aller jouer les correspondants de guerre ! Votre motif n'a pas de sens. Milan, vous le savez autant que moi, le fait journalistique est un produit ! Nous achetons des faits bruts aux agences, les mettons en forme et les vendons aux lecteurs avec un apprêt idéologique plus ou moins apprécié par eux. Point barre. Cela me déplaît autant qu'à vous. Mais nous n'avons pas le choix. Que vous apportera la connaissance du terrain ? Et je vais vous dire quelque chose : vous vous trompez de conflit. Vous attribuez à la crise de Chypre une signification qu'elle n'a pas. Vous la surévaluez. Vous voyez dans cet affrontement local, limité malgré l'engagement grec - dont vous devriez constater la prudence - le signe avant-coureur d'un affrontement généralisé entre civilisations. L'islam attaque l'Occident, etc., etc., le Sarajevo d'une nouvelle guerre mondiale à venir ! Vous êtes en plein fantasme, Milan ! Et je ne vous ferai pas l'injure de vous traiter de paranoïaque. Je ne le pense pas et je sais l'usage imbécile que l'on fait de ce terme en matière d'anticipation de conflits mais vous êtes dans l'erreur. L'incendie est circonscrit, l'affaire de Chypre va s'éteindre, le *statu quo* va revenir car il arrange tout le monde, comme il est nécessaire, pour toutes les puissances de maintenir des lieux de confrontation larvée que l'on active ou désactive au gré des circonstances. En médecine, on appelle cela un abcès de fixation. Chypre est un de ces lieux. N'avez-vous pas compris qu'au fond, le conflit permettait de relancer la question de l'intégration turque en Europe ? D'ici quelques semaines, les forces turques se seront retirées et dans les négociations à venir, la donne sera changée. La situa-

Milan s'en va-t-en guerre

tion avec l'Iran est beaucoup plus préoccupante. Si vous étiez cohérent Milan, vous demanderiez à partir pour Téhéran. Les vrais enjeux sont là. Votre tribune sur Chypre vous a coûté des animosités au journal, c'est vrai, mais vous pouvez compter sur mon soutien. Vous êtes un pilier du journal et le *Temps* ne veut pas se séparer de vous. En tous cas, Milan, si vous persistez à vouloir partir pour Nicosie, je vous demanderai une extrême prudence. Il est hors de question pour le *Temps* de prendre le risque de vous perdre. Je pense être assez clair ?

*

Tout en l'écoutant, Milan regardait par-delà les baies vitrées les toits parisiens. Au loin, il aperçu la colline du Mont-Valérien. Il eut une association de pensée pour la dernière nuit des otages enfermés dans le fort par les Nazis pendant l'occupation allemande et fusillés à l'aube. Oui, Varquez avait raison. Mais comment pouvait-il comprendre ce qui l'amenait à vouloir partir ? Il n'avait que trop retardé l'expérience fondamentale du réel, la seule qui vaille. Il devait partir pour Chypre. En sortant du bureau de Varquez, Milan descendit la vis et ne se trompa pas de sens. Les jours suivants, le printemps s'affirma, Milan traîna du côté de Bastille, acheta un nouvel appareil photo, un blouson plein de poches qu'il remplit de carnets. Il marcha ensuite le long des quais. La lumière rasante éclairait la Seine, les immeubles, les monuments sous un angle rare : nouvelles surfaces, nouveaux détails, nouvelles perspectives. . . Il se laissa dériver au hasard de ses pas, se rappelant au fil des rues, les appartements, les amis, les femmes, les espoirs, les déceptions, les trahisons, les histoires de sa vie... Grande récapitulation ! Résultat clair. Il avait épuisé l'existant.

*

Au même moment, dans les coulisses de la diplomatie, se jouait le dernier acte de la crise de Chypre. Un accord était sur le point d'être signé. Les belligérants discutaient des modalités d'un cessez-le-feu durable. Baroud d'honneur et volonté de peser sur les négociations, les Turcs accentuèrent leur pression sur le front et se livrèrent à un dernier bombardement d'une extrême violence sur la zone aéroportuaire. Des crêtes des Cérines dominant la plaine s'élevaient les panaches cotonneux aux courbes des roquettes tirées par l'armée turque, éclatant en bruits sourds sur l'aéroport de Nicosie. Jamais, Milan n'avait été si près d'une zone de combat. Des chasseurs bombardiers passaient en rase-motte au dessus de la colline où était adossé l'hôtel. On entendait des explosions sourdes puis le ciel s'embrasait. Devant la terrasse de l'hôtel, passaient des grosses cylindrées couvertes de poussière dont les vitres ouvertes laissaient dépasser les canons des armes automatiques. Les forces chypriotes faisaient face aux Turcs dans des combats de rue. Elles avaient du faire appel à l'aide de civils s'improvisant miliciens. Pendant une fraction de seconde, juste avant les déflagrations qui faisaient trembler le sol, une peur panique submergeait Milan. Il essayait de penser à Paris. Des images sans éclats, des souvenirs dégradés fusaient en son esprit sans qu'il puisse les retenir. Dans le silence séparant les impacts, il regardait Simon assis en face de lui dans la cave leur servant de refuge. Milan l'avait rencontré à Athènes parmi les nombreux journalistes qui tentaient de parvenir à Nicosie. Simon, photographe indépendant ayant perdu l'œil droit lors du siège de Sarajevo, lui avait proposé de se joindre à une filière grecque de soutien à la résistance chypriote. Milan, Simon et un couple de journalistes italiens se retrouvèrent hébergés dans un vieil hôtel de Nicosie baptisé pompeusement, « centre de presse ». Une antenne satellite montée sur la terrasse permettait d'envoyer textes et images. Au petit matin, Simon proposa à Milan de l'accompagner vers une zone de combats située à l'est de la ville, près

de l'aéroport. « ici, on est bloqué sans pouvoir bouger, là-bas nous serons libres de nos mouvements. Être ici ou à Paris, c'est pareil, zéro information, zéro photo ». Simon paraissait sûr de lui, sûr de son expérience du combat. Milan eut peur. Quitter l'hôtel lui semblait une prise de risque. Il attribuait des vertus illusoires à l'antenne parabolique, sein protecteur des correspondants de guerre. Les Italiens furent convaincus et Milan, pour ne pas rester seul, accepta. Tous les quatre montèrent dans un minibus conduit par deux miliciens. Sur la route de l'aéroport, ils louvoyèrent entre les carcasses de véhicules. L'air était chauffé à blanc par le soleil des premiers jours de l'été et l'on entendait par intermittence de courtes rafales d'armes automatiques. Ils furent arrêtés à un *check point* par des miliciens auxquels Simon donna quelques dollars. Dans le minibus, les Italiens jouaient les fanfarons en sifflotant une rengaine napolitaine. Simon scrutait l'environnement son œil unique collé à son Leica. La zone de l'aéroport était dévastée. Plusieurs gros porteurs gisaient les ailes brisées au milieu des pistes. Au loin, la tour de contrôle se dressait comme le donjon d'une citadelle assiégée et le bâtiment principal était détruit en plusieurs endroits. Le milicien au volant, petit homme ventripotent en maillot de corps sale et au regard mauvais, arrêta le bus le long d'une des voies d'accès à l'aéroport. Ils marchèrent en file indienne jusqu'à l'entrée d'une zone aéroportuaire où étaient entassés des containers lorsque ils furent pris sous le feu de mortiers. Milan se mit à courir cherchant à ne pas perdre de vue ses compagnons puis se réfugia dans un trou noir creusé sous un container. Dans la pénombre, Milan distingua des caisses de bois éventrées laissant déverser un bric-à-brac de matériel informatique, téléphones portables, ordinateurs, tablettes numériques, lecteurs audio MP3, smartphones... Toute une cargaison en provenance de Chine, morcelée, piétinée sous les bottes des combattants. Dans un coin, les miliciens avaient déposé le cadavre de l'un des leurs. La mort

remontait à plus d'une dizaine d'heures et la puanteur de la décomposition envahissait l'espace du container.

Le soleil commença à monter et la température devint étouffante. Les tirs cessèrent et le silence gagna le container. Simon sortit un paquet de tabac et roulant une cigarette il commença à raconter avec flegme l'épisode du siège de Sarajevo où il avait perdu un œil à la suite d'un tir d'un sniper. Il le fit avec humour et détachement et ses compagnons comprirent le message. S'il était sorti vivant de Sarajevo, il sortirait de ce trou.. et eux avec lui. Brusquement, Milan entendit un sifflement aigu, il n'eut que le temps de se terrer avant que le container fût ébranlé par un impact tout proche. Milan se redressa péniblement au milieu de dizaines de téléphones portables dans leur emballage plastique et ressentit une douleur aiguë au pied. Le photographe se pencha sur lui et le rassura. Sa blessure était sans gravité. L'un des combattants grimpa sur l'amoncellement des caisses et scruta la zone à la jumelle d'un long mouvement circulaire. Il redescendit et annonça dans son mauvais anglais que tout était calme et qu'il fallait rester. Simon ne fut pas d'accord et argumenta : les tirs allaient reprendre et il fallait partir au plus vite. Les Italiens commencèrent à paniquer, parlèrent de sortir avec un drapeau blanc. Les Chypriotes les menacèrent en pointant leurs armes sur eux et en hurlant de rester sur place. Milan regardait ces compagnons l'un après l'autre. Les miliciens rechargeaient leurs armes, la jeune italienne et son compagnon se tenaient serrés l'un contre l'autre cherchant une illusoire protection en mêlant leurs corps, Simon semblait absorbé dans des pensées intérieures et son visage immobile était devenu un masque. Milan et ses compagnons sentirent le sol vibrer sous eux. Les bruits d'explosions se rapprochèrent coup après coup. Tous se regardèrent pendant un bref instant puis le container fut atteint par un tir direct. Milan fut projeté contre la paroi et perdit conscience. Lorsqu'il

Milan s'en va-t-en guerre

ouvrit les yeux, il vit autour de lui les corps disloqués de ses compagnons. Les deux Italiens étaient enlacés dans la mort dans une posture invraisemblable. Simon, gisant à terre, le visage en sang, à moitié écrasé sous des morceaux de ferraille tenant encore son appareil serré contre lui. Parvenant à ramper jusqu'à lui, Milan arriva à le dégager et par un mouvement physique dont jamais il ne se serait cru capable, il réussit à le soulever. Simon reprit conscience et s'appuya sur l'épaule de Milan. Dans le container disloqué, Milan se redressa et se dirigea en boitant vers une faille ouverte dans la paroi de métal et par un dernier effort, il sortit au grand jour. Les tirs traçants striaient l'espace de courbes gracieuses et les explosions des obus de mortier lui semblaient des corolles rouges entourées des pétales sombres de fleurs somptueuses. Le fracas des détonations lui parvenaient comme des coups de gong aux résonances chatoyantes. La douleur de son pied s'était évanouie et il ne ressentait pas le poids de l'homme qu'il soutenait. Avant de sombrer dans une nuit définitive, Milan eut le temps d'apercevoir dans la lumière de l'aube, sublimée par les obus au phosphore, une haute fumée blanche montant dans le ciel de Chypre.
